

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires.
Les Abonnements et les Annonces sont
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Dépar-
tementale et Etrangère, LAFFITE-BULLIER
et C^e, place de la Bourse, 8, et à l'Agence
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-
partements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 19 mai).

Départs de Saumur pour Nantes.
7 heures 10 minut. soir, Omnibus.
4 — 35 — — Express.
3 — 57 — — matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
Départ de Saumur pour Angers.
1 heure 02 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.
9 heures 50 minut. matin, Express.
11 — 35 — — Direct-Mixte.
5 — 11 — — soir, Omnibus.
9 — 52 — — Poste.
Départs de Saumur pour Tours.
3 heures 02 minut. matin, Omnib.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50
L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

D'après le *Morning-Post*, la publication des documents insérés au *Moniteur* ne peut avoir d'autre sens que celui de préparer le public à l'évacuation de Rome. M. Thouvenel a écrit que Rome ne deviendra jamais la capitale de l'Italie avec le consentement de la France, mais le traité de Villafranca a bien été annulé et Naples a bien été annexée sans le consentement de la France. Le *Morning-Herald* n'est pas étonné que l'Empereur refuse aux Italiens ce qu'ils demandent; l'ignorance seule, dit cette feuille, peut supposer que l'Empereur désire faire de Rome la capitale de l'Italie.

Le *Times* combat le projet de solution de la question romaine publié par le *Moniteur* comme n'étant pas de la politique pratique. Le journal de la cité ajoute que les documents publiés tendent à prouver que l'Empereur devrait quitter Rome, sans qu'il existe d'indice qu'il ait réellement cette intention. — Havas.

La *Patrie* prétend que le voyage de la reine d'Angleterre en Allemagne a été l'occasion de la réunion d'un conseil de famille, qui paraît devoir aboutir à un résultat important. Dans ce conseil l'abdication de la reine d'Angleterre en faveur du prince de Galles aurait été arrêtée, mais cette résolution n'aurait son effet qu'après le mariage de ce prince. — Havas.

L'événement du jour, écrit-on de Turin le 26 septembre à l'agence Havas, est un discours prononcé par le ministre Pepoli à la distribution des prix aux élèves des institutions techniques, en présence des princes et des princesses, enfants de Victor-Emmanuel, du prince Napoléon, du prince de Carignan et du corps diplomatique. Le ministre a constaté que l'unité de la patrie devait avoir comme conséquence l'unité des études. L'unité de la patrie, a-t-il ajouté, répond aux convictions de tous. On se tromperait si l'on

croyait que l'esprit municipal ou des intérêts locaux pourraient la détruire. L'unité est aujourd'hui la gloire et l'espérance de tous les citoyens. Elle serait vainement combattue par la violence, parce qu'elle est le produit d'une force morale et le triomphe de la civilisation moderne. M. Pepoli a remercié le prince Napoléon d'avoir défendu si éloquemment la cause de l'unité au sein du sénat. Il a dit que le prince aimait l'Italie comme une seconde patrie. Il a fait en terminant l'éloge de Turin qui désire vivement déposer sa couronne de ville capitale sur l'autel de la patrie pour l'accomplissement de l'œuvre nationale. — Ce discours a été accueilli par de bruyants applaudissements. — Le prince Napoléon a paru fort ému des ovations dont il a été l'objet.

Turin, 27 septembre. — Le mariage de la princesse Pie a été célébré aujourd'hui dans la chapelle royale. Le roi de Portugal était représenté par le prince de Carignan. L'archevêque de Gênes, les évêques de Pignerol, de Biella et de Crémone fonctionnaient à cette cérémonie. Le roi, la famille royale, le prince Napoléon, la princesse Clotilde et la princesse Mathilde y assistaient.

Cette nuit il y aura grande fête à la cour, tout annonce que l'affluence sera extraordinaire.

Les bruits de modifications ministérielles continuent. Divers journaux annoncent que M. Nigra doit être envoyé comme ambassadeur à Saint-Petersbourg et le marquis de Vilamarina à Paris, mais ces bruits ne doivent être accueillis qu'avec réserve.

Le *Movimento*, de Gennes, publie une lettre de Garibaldi démentant la nouvelle que le chirurgien anglais Partridge lui ait remis cent vingt-cinq mille francs.

Turin, 27 septembre, 11 heures du soir. — Ce soir a eu lieu, sur la place du Château, le grand concert annoncé. L'affluence était extraordinaire et l'illumination splendide. De bruyants applaudissements et vivats n'ont cessé de se faire entendre.

Demain, le roi, les princes et les ministres

accompagneront à Gênes la nouvelle reine de Portugal.

L'Italie parle de la retraite possible du général Durando. Dans ce cas, M. Rattazzi prendrait le portefeuille des affaires étrangères, tout en gardant la présidence du conseil. — Havas.

Si l'on en croit les dépêches de New-York, il se confirmerait que les confédérés ont éprouvé une sérieuse défaite. Le général Jackson a été obligé de repasser le Potomac. C'est le général fédéral Franklin qui paraît avoir décidé l'avantage par une attaque fort vive contre la gauche des confédérés, à la suite de laquelle Mac Clellan aurait obligé l'ennemi à se retirer, vivement poursuivi par les fédéraux.

Il n'y aurait rien que de très-ordinaire dans le fait d'un revers subi par les confédérés. Une campagne comme celle qui se poursuit en Amérique, qui dure déjà depuis près de deux années, et dont le terme, que ces jours-ci on pouvait croire rapproché, s'éloigne selon les hasards des batailles, ne saurait amener des résultats sans cesse favorables à l'une des parties.

Ces alternatives de victoire et de défaite n'ont rien qui doive surprendre ni prévenir l'opinion, et à supposer que les dépêches de New-York n'aient rien exagéré, alors même que l'enthousiasme bien naturel à un pays fatigué par de nombreux succès, ne l'eût pas porté, dans le premier moment, à réveiller les illusions qui lui sont si faciles, que prouverait cette victoire? Le Nord n'en a-t-il pas déjà remporté? N'a-t-il pas pris tour à tour la Nouvelle-Orléans et tant d'autres points importants, sans que pour cela les fédéraux en aient été plus avancés?

Les derniers courriers d'Amérique, qui donnent encore peu d'explications sur le combat heureux livré par le général Mac Clellan aux confédérés, nous apportent d'autre part des nouvelles politiques de la plus haute importance. Il semblerait, en effet, qu'un fort parti s'organiserait aux Etats-Unis, dans l'esprit duquel un rapprochement avec

FRIFFLETON.

EDMÉE

(Suite.)

XV. — CANTIQUE D'AMOUR.

Aussitôt que le sacristain fut sorti, Valentin tomba à genoux et rendit grâce à Dieu de l'heureuse nouvelle que le vieillard venait de lui apprendre, sans s'en douter.

— Elle n'est pas mariée! elle n'est pas mariée! s'écriait-il, avec une joie d'enfant, en joignant les mains, en levant les yeux au ciel et en faisant mille évolutions dans son bureau. Peu s'en fallut qu'il ne se mit à danser, à sauter, à courir par les roes, comme fit autrefois Archimède, après avoir trouvé la solution de son fameux problème: si le géomètre de Syracuse était alors fou de génie, l'amoureux de la belle Edmée était fou d'amour. Ils n'avaient rien à s'envier, l'un l'autre.

— Ah! s'écriait Valentin, avec effusion. Ah! qu'il fait bon avoir été malheureux! comme on goûte bien mieux le bonheur, lorsqu'il arrive, car il finit par arriver; seulement, l'homme ne sait pas toujours le reconnaître et le saisir, voilà tout. Ah! que j'étais loin de m'attendre à un si grand contentement... et « contentement! passe richesse », dit la sagesse des nations. Je puis donc maintenant me passer de richesse. La richesse! Quelle for-

tune vaudrait un seul battement de mon cœur! Brave et digne sonneur... Je regrette de ne pas lui avoir demandé son nom; mais je le retrouverai... Ah! comme je vais aimer ses cloches, à ce brave homme, sa Guéraude, surtout, sa Guéraude, qui doit sonner à toutes volées le huit septembre, fête de la naissance de Notre-Dame, fête de la vierge du ciel et des vierges de la terre. Quelle preuve plus convaincante et plus poétique qu'Elle n'est pas mariée, pouvait m'être donnée! Il me semble entendre encore ce brave homme en me disant: — « Voici le bâton de la Vierge. C'est mademoiselle Edmée qui rend, cette année, le bâton. »

Ah! le doute est impossible, devant une pareille déclaration, faite par un officier de l'église, un homme en cheveux blancs, et je ne doute pas et j'oublie ce que m'a dit Prosper: « Elle est mariée. » Il y a là un mystère, qui s'éclaircira plus tard, quand il plaira à Dieu... Je ne suis pas pressé, pour moi, de l'approfondir... Elle n'est pas mariée; j'en ai des preuves, le reste ne m'est rien.

M. Delapalme étant survenu quelques instants après, Valentin s'acquitta avec empressement auprès de lui de la commission dont l'avait chargé le sacristain, afin de ne pas avoir à s'en acquitter auprès d'Edmée...

XVI. — LA FÊTE DE NOTRE-DAME.

A partir de ce jour, Valentin se rendit souvent à la

fabrique, sous le prétexte d'observer la marche des travaux; mais, en réalité, dans l'espoir de rencontrer le cher objet de son amour. Hélas! toutes ses allées et venues furent vaines. Il n'aperçut pas une seule fois la belle Edmée, qui semblait s'être sequestrée du monde. Il tremblait qu'elle ne fût malade et n'osât hasarder, à ce sujet, la moindre question, de peur de se trahir, comme si les paroles avaient, seules, le privilège de révéler une passion, — comme si un regard humide, un front qui rougit, une voix qui tremble ne suffisaient pas pour cela!

Enfin, il allait être tiré de cet état d'anxiété, le huit septembre était arrivé et la belle Edmée serait bien forcée de se montrer ou, du moins, il connaîtrait, par le bruit public, le motif de sa retraite.

La papeterie chômant ce jour-là, il était maître de son temps. Il vint, néanmoins, prendre l'air du bureau; mais il ne toucha pas à une plume; il n'avait voulu que profiter de la position, pour voir sans être vu. Tapé derrière un rideau, il épiait, depuis un quart d'heure, ce qui se passait au dehors, lorsque la porte de la maison s'ouvrit à deux battants et donna passage à la confrérie de Notre-Dame de septembre, précédée du suisse de la paroisse, en grand costume, avec les accessoires traditionnels: le chapeau à plumet, les épaulettes de colonel, le baudrier, l'épée, la hallebarde et la canne de tambour major. Puis venait la bannière de la Vierge,

le gouvernement des confédérés ne serait pas impossible. De son côté, le cabinet de Jefferson Davis serait disposé d'entrer dans cette voie de transaction intérieure, et sur certains points aurait même relevé l'ancien drapeau de l'Union. D'après ce qu'on peut entrevoir de ce nouveau programme, le principal but serait d'éviter l'intervention étrangère, sous quelque forme que ce soit, et de prévenir la séparation définitive des anciens Etats-Unis. On se contenterait, par un mouvement spontané des Etats du Nord, de renverser du pouvoir le gouvernement actuel, de réduire à l'impuissance le parti abolitionniste et républicain, et de rétablir à Washington un gouvernement de transaction formé d'éléments démocrates du Nord et des principaux chefs du Sud.

(La France.)

New-York, 16 septembre. — Un engagement a eu lieu le 14 à Munsfordshill, dans Kentucky. Les confédérés ont été repoussés avec perte.

Les fédéraux fortifient Nashville. Ils s'attendent à une attaque de Bragg. Une partie de l'armée fédérale a quitté Nashville pour se jeter sur les derrières de l'armée confédérée du Kentucky.

Les confédérés ont attaqué, le 10, les fédéraux entre Lafayette et Ganley, dans la Virginie-Occidentale. Les fédéraux se sont retirés à Ripley, en Virginie.

Le prévôt de Saint-Louis a reçu des instructions pour l'exécution immédiate de l'acte de confiscation, en Missouri, des propriétés dont les titulaires ont encouru cette peine. La confiscation est évaluée à 50 millions de dollars.

Il résulte du tableau des dépenses présenté au congrès confédéré, à Richmond, que le Sud a dépensé 347 millions de dollars depuis le commencement de la guerre jusqu'au mois d'août 1862. Le congrès a adopté une motion tendant à proposer au gouvernement fédéral une entente sur les mesures à prendre dans le but d'adoucir les horreurs de la guerre.

Le congrès confédéré doit s'occuper d'un projet de loi tendant à faciliter la délivrance de lettres de marque.

MM. Mason et Slidell, délégués du Sud en Europe, sont rappelés. — Havas.

On mande de Madrid, le 26 septembre :

La vente des biens du clergé à la Havane a été décidée. Le général O'Donnell s'est opposé à toute modification du cabinet. — Havas.

On lit dans la France :

Une lettre particulière de la Havane, du 30 août, nous annonce que le frère du général Doblado, ancien ministre du président Juarez, venait de partir par le paquebot espagnol, chargé, à Paris et à Madrid, d'une mission particulière relative aux affaires du Mexique.

M. le marquis de La Valette, ambassadeur de France près le saint-siège, doit, dit-on, quitter Rome le 29 septembre, pour venir à Paris.

Pendant son absence, M. le baron Saillard, second secrétaire, sera chargé de gérer les affaires de l'ambassade de France à Rome.

M. de Bismark, nommé ministre d'Etat et pré-

sident provisoire du conseil, doit quitter Berlin vers le 10 octobre, pour présenter à S. M. l'Empereur, à Saint-Cloud, les lettres qui mettent fin à sa mission en France.

On regarde toujours comme décidée, la nomination de M. le comte de Goltz, en ce moment à Saint-Petersbourg, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de Prusse à Paris en remplacement de M. de Bismark.

FAITS DIVERS

Le rapport du docteur Partridge au comité garibaldien à Londres, constate que l'inflammation et les douleurs ont cessé, et il annonce que dans quelques mois Garibaldi sera complètement guéri, bien qu'ayant le pied un peu raide.

— Un télégramme de Madrid, du 27 septembre annonce qu'un vapeur de guerre français et un vapeur de guerre anglais doivent se réunir à l'escadre espagnole qui accompagnera leurs Majestés de Cadix à Malaga.

— Un accident d'une nature singulière menace le chemin de fer de Rome à Civita-Vicchia : il s'agit d'un incendie souterrain, d'une sorte de volcan en germe, qui s'est manifesté à l'endroit dit Mont-des-Piches, à 7 kilomètres de Rome. Le foyer du feu se trouve sur le talus, à droite de la voie ferrée (en allant de Rome à Civita-Vecchia) et l'espace occupé par les crevasses, donnant des exhalaisons sulfureuses, mesure environ 20 mètres de longueur et 10 de largeur. La température superficielle du sol est notablement élevée, de telle sorte qu'en certains endroits on a de la peine à demeurer quelques instants, même avec de fortes chaussures. En creusant le sol à une profondeur de quatre palmi, on a trouvé la roche incandescente et visiblement rouge en plein jour. Un lingot d'étain placé au-dessus s'est fondu en un instant. Cette roche en ignition est un chiste argileux riche en lignite et en dépôts végétaux fossiles et réduits à un état bitumineux.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Dans la nuit de samedi à dimanche un violent orage a éclaté sur Saumur. Pendant plus de deux heures le ciel a été constamment en feu et le tonnerre a grondé avec force. Au milieu de la pluie, il y a eu de la grêle. A Courléon, cette grêle a atteint, paraît-il, une grosseur extraordinaire. La foudre serait tombée à Saint-Nicolas-de-Bourgueil; les dégâts sont sans importance.

On lit dans le Journal de Maine-et-Loire :

Dans le très-substantiel et très-spirituel discours qu'il a prononcé dimanche au comice de la Motte-Beuvron, M. Michel-Chevalier a raconté l'anecdote suivante qui a obtenu beaucoup de succès :

« Louis XV avait un médecin, esprit élevé, qu'on doit regarder comme le fondateur de l'économie politique moderne, le docteur Quesnay. Cet homme honnête et éminent, toujours plein de l'amour du bien public au milieu de la cour

la plus égoïste et la plus corrompue qu'on ait jamais vue, ne cessait de répéter au roi cette maxime d'une sage politique et d'une philanthropie éclairée :

« Pauvres paysans, pauvre royaume !

« Pauvre royaume, pauvre roi ! »

« Bien plus, profitant de la manie dont se prit Louis XV, à une certaine époque, pour le métier de compositeur d'imprimerie, c'était cette formule qu'il lui faisait toujours composer. Mais la cour de Louis XV ne s'en émut pas davantage, et lorsque plus tard la révolution française éclata, elle trouva le paysan en proie à une misère voisine de l'abjection. »

Aujourd'hui, si le bon Quesnay revenait au monde, il serait forcé de donner une variante à son dicton et de faire imprimer par l'héritier de la couronne de France :

Heureux paysans, heureux royaume !

Heureux royaume, heureux Empereur !

Le bon médecin de Louis XV, que rappelle M. Michel-Chevalier, a laissé une postérité que nous sommes heureux de compter au nombre de nos concitoyens, et qui a hérité de toutes les qualités de son ancêtre. M. Quesnay de Beaurepaire, juge au Tribunal de Saumur, est le petit-fils du médecin de Louis XV qui donnait à son souverain des leçons si patriotiques.

Nous empruntons à l'Union bretonne le compte-rendu suivant de l'inauguration du chemin de fer de Bretagne :

« Le train d'inauguration du chemin de fer de Nantes à Lorient est parti lundi matin, à 10 heures 45 minutes, de la gare de la Bourse, emmenant vers l'antique pays des Celtes un nombreux convoi d'invités, composé de MM. les directeurs et ingénieurs de la Compagnie d'Orléans, d'un grand nombre de notabilités de la ville de Nantes, de représentants de la presse et de membres des différentes administrations.

« La nouvelle ligne emprunte jusqu'à Savenay la voie du rail-way de Nantes à Saint-Nazaire. A Savenay, un embranchement s'infléchit à droite, se dirigeant vers le sillon de Bretagne, et on rencontre successivement les stations de Pontchâteau, bourg que la voie traverse sous un tunnel de 150 mètres de long, pour s'engager ensuite dans une tranchée profonde taillée dans le roc; de Drefféac, où se trouve la magnifique ferme-école dirigée par M. Deloze; de Saint-Gildas-des-Bois, Sévérac, Redon, qui rappelle de vieux souvenirs historiques, et aux abords de laquelle l'administration a dû faire de gigantesques travaux pour consolider le sol des tourbières sur lequel passe la voie ferrée.

« Saint-Jacut, Malansac, Questembert, Elven, ne présentent rien de remarquable. Quelques faits de notre histoire se rattachent cependant à leurs noms.

« On arrive ensuite à Vannes, puis à Sainte-Anne-d'Auray, où la compagnie du chemin de fer a élevé un monument d'un très-bon goût à la patronne de la Bretagne. Sa statue surmonte une sorte de dôme construit en briques et en granit; elle semble bénir les convois qui passent à ses pieds.

puis le bâton, enrichi de la statuette de Marie, en bois doré, orné de dentelles, de rubans et de fleurs. Ce bâton fleuri, vrai sceptre céleste, était porté par une jeune fille au doux visage, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Elle avait le front un peu pâle; mais elle n'en était que plus belle, dans ses blancs vêtements, qui lui donnaient l'air d'une madone de Raphaël ou de Murillo, les divins peintres, qui ont tant fait pour la religion et pour l'art.

Cette jeune fille, qui faisait l'admiration de toutes ses compagnes, ou l'a reconnue : c'était Edmée, la belle et chaste Edmée.

Le cortège se rendit processionnellement à l'église et y prit place, à l'endroit qui lui était réservé.

Vers le milieu de la messe, la jeune vierge portant le bâton, s'avança vers le chœur, où l'attendait l'officiant, lui présenta ce bâton, et le remit à un clerc pour être exposé à droite de l'autel. Ensuite, la jeune fille baissa dévotement la patène que lui tendait le prêtre, et laissa tomber un louis d'or dans le plat de cuivre destiné à recevoir les offrandes des fidèles. Puis elle revint à sa place, ouvrit son livre d'heures, recouvert de velours avec fermoir de vermeil, et lut pendant toute la durée de la messe.

Il serait superflu d'ajouter que Valentin assistait à la cérémonie et avait revêtu ses habits neufs, pour faire honneur à Notre-Dame de septembre et peut-être aussi,

sans se l'avouer, à la jeune vierge qui rendait le bâton et du côté de laquelle il eut soin de ne pas se placer : était-ce pour obéir à l'usage du pays, d'après lequel les hommes occupaient — généralement — la droite et les femmes, la gauche? Était-ce pour mieux voir celle qui attirait tous les regards?

C'est là une question délicate, dont nous croyons devoir réserver la solution au lecteur.

XVII. — LA CHAMBRE D'EDMÉE.

Le soir, M^{lle} Delapalme se sentant fatiguée, pour ne pas dire souffrante, demanda à son père la permission de se retirer, vers huit heures, dans sa chambre, située au premier étage de la maison, au fond d'un corridor.

Cette maison exige quelques lignes de description. C'était une de ces vieilles constructions semi-féodales, semi-conventuelles, comme il s'en rencontre encore un grand nombre en Normandie. Elle passait dans le pays pour avoir été autrefois le siège d'une justice seigneuriale. Avec le temps, elle avait subi bien des changements, reçu bien des modifications. Les propriétaires qui s'étaient succédés avaient cependant respecté quatre choses : les degrés de la toiture des pignons, qui donnaient à la construction un cachet d'antiquité, deux petites fenêtres de pierre à rinceaux fleurons, des boiserie sculptées et un parquet de point de Hongrie. Fenêtres, boiserie et parquet éclairaient, revêtaient et

décoraient une chambre spacieuse, occupée par Edmée, comme étant la plus belle de la maison (l'adjectif ici s'accorde, *ad libitum*, avec Edmée ou maison).

Les fenêtres avaient un avantage, c'était d'imprimer un caractère noble à l'habitation; mais elles avaient aussi un inconvénient, c'était de dispenser avec parcimonie l'air et la lumière. Cet inconvénient avait paru assez grave à M. Delapalme pour motiver la démolition de ces fenêtres, autrement dit leur remplacement par des croisées modernes, recevant l'air et la lumière à... battants ouverts. Mais alors Edmée défendait ses chères fenêtres avec une si grande éloquence (traduisez : une grâce si câline), quelle finissait toujours par les sauver. Elle savait opposer de si bonnes raisons! — « Pitié pour mes fenêtres, disait-elle. On trouve qu'elles laissent entrer trop peu d'air et de lumière? C'est trop peu de soleil, qu'on veut dire. Or, le soleil n'est bon qu'à noircir le teint, et je tiens à la blancheur du mien. Elles sont trop étroites pour s'y tenir? Ma taille y passe facilement et je m'y accorde à l'aise; ce qui me donne alors un petit air de châtelaine, dont mon père lui-même est ravi. Avouez-le, père! Je te promets de ne pas m'en enorgueillir... »

Que voulez-vous que fasse un malheureux père, devant de si belles raisons, sinon courber la tête et retirer sa proposition? C'est ce que faisait le nôtre. Il est vrai qu'il était récompensé de son acquiescement, par de nombreux

» Tout le long du chemin se déroulent de sévères et splendides paysages : Auray, Landevent, Hennébou, apparaissent successivement.

» Après cette dernière station, le chemin de fer franchit le Blavet sur un viaduc en maçonnerie, long de 222 mètres et élevé de 27 mètres au-dessus de la rivière. C'est un ouvrage d'art remarquable, composé de onze arches, au-dessous desquelles passent les navires.

» Plus loin, le magnifique pont jeté sur un bras de mer, le Scorff, présente un développement de 350 mètres de longueur. C'est un des plus beaux, des plus grands et des plus difficiles travaux qu'il eût à exécuter l'art de l'ingénieur. Qu'on s'imagine une construction gigantesque en granit et en tôle, établie sur la mer elle-même, au-dessous des travées de laquelle passent les navires par des arches dont les deux plus étroites ont 52 mètres d'ouverture et la plus large 64; qu'on se figure un pont qui participe à la fois du pont de Kehl et du viaduc de Venise, et l'on n'aura encore qu'une idée imparfaite de cet admirable monument.

» Le train, qui a pris en route de nombreux voyageurs, arrive enfin à Lorient à trois heures de l'après-midi. Une foule immense encombre la ville et les abords de la gare. Les autorités du département du Morbihan, les députés de la Loire-Inférieure, prennent place sur une estrade pour assister à la cérémonie de la bénédiction de la nouvelle voie ferrée qui doit vivifier cette partie de la Bretagne. On remarque les maires des communes rurales portant le costume breton, culottes larges, guêtres boutonnées, vestes brodées, cheveux flottants, chapeaux à larges bords, et par dessus leurs vêtements, l'écharpe tricolore.

» Monseigneur l'évêque de Vannes prononce un discours, dans lequel il fait ressortir la nécessité d'entretenir l'esprit de religion chez les peuples et où il exprime l'espoir de voir cette pensée se développer chaque jour davantage par suite des relations multipliées qui s'établissent entre eux; puis S. G. procède à la bénédiction des locomotives. M. le général de division, M. le préfet maritime, le maire de Vannes, le maire de Lorient, une foule de membres des administrations, d'officiers de tous grades, assistent à cette cérémonie. Tout l'espace qui s'étend de la gare à la ville fermée, 500 mètres environ, est encombré d'une foule compacte qui s'ouvre à grand-peine devant le cortège officiel.

» Le port et la rade de Lorient présentent un coup-d'œil magnifique. Tous les vaisseaux, tous les navires sont pavoisés. La municipalité s'est peu mise en frais; c'en est assez d'un semblable spectacle pour réjouir les yeux des visiteurs. Des jeux locaux sont organisés par-ci par-là et n'offrent que le plus médiocre intérêt; cependant des danses bretonnes au son du binou ont un certain caractère; c'est un vestige curieux de mœurs qui tendent chaque jour à disparaître et qui, dans quelques années, ne seront peut-être plus qu'à l'état de souvenir.

» A cinq heures, banquet officiel donné par la municipalité; discours officiels aussi, fort applaudis, l'événement dont ils ont pour but de faire ressortir l'importance, apportant une vie

nouvelle dans des contrées restées jusque-là en dehors du mouvement qui vivifie le reste de la France.

» Le soir, bal à la préfecture maritime; feu d'artifice de toilettes dans les salons, pendant qu'éclatent au dehors fusées, bombes, serpentaux, coups de feu, bouquets de chandelles romaines, en un mot l'attrail de tous les feux d'artifice qu'on connaît de temps immémorial. Une fête vénitienne microscopique sur le bassin à flot disparaît dans l'illumination générale de la ville, à la suite d'une journée où, pour rompre le monotone murmure de la foule et des vagues, on n'a pas entendu une seule salve d'artillerie.

» La nuit est venue; la foule se fonde à la recherche de repaires fantastiques où chacun puisse trouver un repos impossible. Cinq heures du matin sont venues; il faut reprendre le chemin de fer. En vain la locomotive siffle depuis une heure, à six heures trois quarts les voyageurs arrivent encore. Pour aujourd'hui seulement, l'exactitude proverbiale de l'administration est en défaut. Nous partons enfin, nous retrouvons les sites pittoresques entrevus la veille, les charmants bâtiments en pierres et briques qui marquent les stations; les paysans se pressent aux barrières, le chemin de fer est pour eux une nouvelle connaissance; peut-être y voient-ils l'avenir. Nous arrivons enfin. Nantes apparaît, et je me hâte de fixer ici ces impressions rapides pour ceux qui seront tentés de faire sous quelques jours un voyage en réalité plein de l'attrait et du charme des choses encore inconnues.

Le conseil d'Etat, par divers arrêts qui intéressent les nombreux possesseurs de chiens, vient, dit un journal, de fixer d'une façon assez précise les caractères qui distinguent les chiens de la première catégorie, c'est-à-dire les chiens de luxe ou servant à la chasse, et ceux de la seconde catégorie, c'est-à-dire des chiens de garde proprement dits.

Dans la première catégorie, lors même qu'ils serviraient à la garde, se trouvent compris :

- 1° Le chien qui vague en liberté dans les rues;
- 2° Celui qui accompagne son maître dans ses promenades;
- 3° Celui qui, admis au foyer, circule librement dans l'intérieur des appartements;
- 4° Celui qu'on laisse jouer avec les enfants;
- 5° Celui qui est dressé pour chercher des truffes;
- 6° Celui que son état de vieillesse ou d'infirmité rend inutile, et qui est constamment renfermé dans l'intérieur des appartements.

La jurisprudence classe dans la deuxième catégorie :

- 1° Le chien qui accompagne son maître à l'extérieur, pour les besoins de son commerce et la défense de sa personne, le chien du marchand forain, par exemple;
- 2° Celui qui est destiné à la garde exclusive de l'écurie d'un loueur de chevaux;
- 3° Celui qui, quelle que soit son espèce est destiné à garder des magasins;
- 4° Celui qui, sans autre destination, sert à la garde d'une brasserie, d'un étal de boucher;

5° Celui qui sert à la garde exclusive d'une ferme, d'une habitation isolée, d'une habitation composée de plusieurs corps de bâtiments séparés les uns des autres par une grande cour, lors même qu'il ne serait pas à l'attache;

6° Enfin, et en général, celui qui n'a pas d'autres destinations que de garder d'une façon toute exclusive.

Un décret du 1^{er} septembre décide que le service de surveillance des chemins de fer et de leurs dépendances sera placé sous la direction de cinq commissaires divisionnaires de police, dont la circonscription et la résidence seront déterminées par M. le ministre de l'intérieur.

Les commissaires divisionnaires de police des chemins de fer seront chargés, sous l'autorité des préfets, de la surveillance du personnel des commissaires spéciaux de police et des inspecteurs spéciaux de police établis sur les chemins de fer.

AVIS AUX CONTRIBUABLES.

Les contributions directes doivent être acquittées par 12^e, payables chaque mois, ou par deux paiements égaux, en mars et septembre.

Le percepteur prie les personnes qui ne paient point par douzièmes de verser sans retard le solde de leurs contributions.

Le bureau est ouvert de neuf heures à trois heures, les dimanches et jeudis exceptés.

VÉTAULT,
rue de Bordeaux, 48.

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

New-York, 18 septembre (soir). — Des combats acharnés ont eu lieu le 15, le 16 et le 17, dans le voisinage de Sharpsburg. Le carnage a été effroyable. Aucun rapport officiel n'a encore été communiqué au public. D'après les nouvelles parvenues jusqu'à présent, les fédéraux auraient eu l'avantage sur leurs adversaires, qui se seraient mis en retraite; on dit même que le général Lengstreet a été fait prisonnier avec une partie de sa division; mais les derniers avis, tout en présentant les fédéraux comme vainqueurs dans la journée du 17, laissent voir que leur succès n'a pas été décisif.

Turin, 28 septembre. — Le départ de la nouvelle reine de Portugal a eu lieu aujourd'hui à midi avec une grande pompe.

Londres, 29 septembre. — Un grand meeting garibaldien a eu lieu hier de Heyde Park. Vingt mille personnes y assistaient. Cinq cents Irlandais ayant troublé la réunion par des cris favorables au Pape ont été expulsés par le reste de l'assemblée. Un conflit s'en est suivi: les Irlandais refusant de céder le terrain, les partisans garibaldiens secondés par quelques soldats ont alors attaqué violemment les Irlandais. Des pierres ont été lancées de part et d'autre et beaucoup de personnes ont été blessées. L'arrivée d'une troupe considérable de policemen et surtout la pluie qui tombait par torrents ont mis fin au désordre. Le meeting a

baisers! C'est ainsi que l'autorité paternelle était tenue en échec, quand il s'agissait d'attenter à l'existence des fenêtres — antiques.

La pièce dont nous parlons avait vraisemblablement été habitée par les anciens maîtres de la maison; c'était là, du moins, l'idée qui venait à l'esprit, à la vue des armoiries sculptées sur l'une des murailles et qui avaient été respectées, sans doute comme concourant à l'ornementation de la chambre. Et puis, pour enlever ce blason, il eût fallu rapporter un panneau, et cela eût détruit l'harmonie générale du chêne, auquel le temps avait donné cette belle nuance brune si douce à l'œil et si chère aux archéologues.

La chambre d'Edmée était menblée simplement, mais avec cette élégance qui décelait la présence d'une femme. De toute part s'exhalait un parfum de poésie et de jeunesse; on se fit cro la dans un autre monde, dans le monde de l'harmonie et de l'idéal. C'était bien le chaste réduit d'une âme pieuse, d'un cœur chaste et d'un esprit cultivé. — Le lit, blanc et rose, faisait face à la fenêtre ouverte sur l'orient; ce qui permettait de penser que, plus d'une fois, un rayon de soleil était venu jouer dans les rideaux de la jeune dormeuse et caresser son front pur, pour l'arracher à ses songes d'or de la nuit et l'éveiller à la réalité, qui, pour elle, n'était encore que ses rêves continués.

Sur la cheminée, on remarquait une pendule de

bronze, surmontée de la *Réverie*, de Travaux, délicieux motif, qu'on dirait échappé au ciseau grec et où l'admiration se partage entre la chasteté de la pensée et l'idéal pureté des lignes. A la muraille faisant face à la porte, était appendu, dans un cadre sévère, sur fond de velours noir, un christ d'ivoire, d'après Girardon, signé Michel Ouin. A droite de ce christ était fixée une splendide gravure, représentant la *Vierge à la chaise*, de Raphaël; à gauche, se voyait un portrait de saint Vincent-de-Paul. A quelque distance était placé un prie-Dieu, avec accoudoir à crépines d'or. Une petite bibliothèque en bois de citronnier régnait le long du mur donnant sur la cour. Elle renfermait peu de livres, mais ils étaient tous de choix. C'étaient d'abord, les prix remportés au pensionnat par la jeune fille; à ses livres, si bien mérités, venaient s'ajouter: *l'Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, *l'Imitation de Jésus-Christ*, — les *Méditations* de Lamartine, *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre...

Tel était le pieux et charmant réduit où Edmée passait ses jours, dans le recueillement, la prière, et les doux songes, entremêlés de broderie, de filet et autres ouvrages de femmes favorables à la rêverie, ce pain quotidien des jeunes filles.

Edmée, avons-nous dit, s'était retirée de bonne heure, pour raison de fatigue. Lorsqu'elle fut seule dans sa chambre et eut poussé les verrous sur le monde exté-

rieur, elle porta main à son front, avec mélancolie, laissa retomber ses bras et s'abandonna à ses pensées. Elle se jeta, d'abord, dans un fauteuil, leva les yeux au ciel, puis les abaissa vers la terre et les y tint long-temps fixés; ensuite elle se leva et alla s'agenouiller sur son prie-Dieu, où elle demeura près d'un quart d'heure. Enfin, elle ouvrit *l'Imitation*, ce livre des affligés, en lut quelques pages et la remit en place, pour prendre les *Méditations* de Lamartine, consulta la table des matières, pour y chercher sans doute une poésie préférée, et un sentiment de satisfaction intime se peignant sur son front, annonça qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. Elle ouvrit le livre avec une sorte de vivacité febrile; et s'il se fût penché sur son épaule, l'ange gardien de la jeune fille, qui pouvait planer dans le chaste asile, eût lu le titre suivant: le *Lac*.

Après avoir veillé près d'une heure, la pudique enfant livra son beau corps au repos. En fut-il de même de son esprit, — de son cœur ?

Mais l'amour s'était-il éveillé dans cette jeune âme, dans cette vierge aux yeux si purs et si limpides, que la candeur elle-même eût pu s'y mirer comme dans un lac du ciel.

(La suite au prochain numéro.)

